

La revue des ressources

-- Création littéraire - Nouvelles --

Nouvelles



Noël de fer

Un singulier voyage

Stéphane Tirilly
lundi 26 décembre 2005

Pour commencer, je dirais que je suis né de l'union de deux divinités inconnues. La preuve incontestable de mon origine divine, on la trouvera dans l'athéisme ou la folie sous laquelle je succomberai.

Ce que j'ai été, ce que j'ai fait durant les vingt-cinq premières années de ma vie, cela n'a pas beaucoup d'importance. Car il me semble que je renais aujourd'hui à moi-même. En ce jour noir de décembre de cette année pestilentielle, je renais sur le ruban infini où nous filons, Sophie et moi.

Maintenant nous filons vers le Sud, dans une camionnette empruntée. Nous avons enfin pris la route. D'autres comme nous filent sur des routes identiques ou différentes : nous les retrouverons pour former le convoi. Lancés sur le ruban d'asphalte, nous égrenons des centaines de panneaux, de bornes, de signalisations, nous dévidons des kilomètres de glissières. Ce pays qui nous entoure ressemble à un grand géant solidement harnaché, richement vêtu. Nous sommes quelques centimes au fond de sa poche.

Les mêmes aires de repos avec les mêmes boutiques, où s'empilent les mêmes babioles tristes. Les machines à café se remplacent identiques. Tout n'est que vitesse, trait tiré d'un point à l'autre. Je prends étrangement goût à regarder. Moi qui déteste les vacances, ses fausses découvertes, ses prises de vue convenues, je m'intéresse à l'apparente banalité qui défile autour de moi. Peut-être est-ce mon premier voyage.

Sophie est calme, redevenue souriante et douce. Soulagée d'être partie, après tant d'hésitation. Ai-je eu raison de la convaincre ? J'ai de toute manière pris un avantage. Cette nuit nous nous blottirons en amoureux.

La réalité est au bout de la route. Elle surgit, inattendue, plus rapidement que prévu. Nous avons crevé, il a fallu changer de roue. Ensuite quitter l'autoroute pour chercher un garagiste - impossible de se passer d'une roue de secours. Nous nous sommes promenés dans une campagne endormie, étrangère. A un carrefour, nous avons finalement déniché un garagiste, qui a jeté un coup d'oeil sur le véhicule. Agé mais solide.

Lorsque nous lui avons parlé de notre destination, le mécanicien providentiel a offert de remplacer gratuitement notre roue. Il nous a encouragés : son frère est quelque part là-bas, engagé parmi les casques blancs. Ce que racontent ses lettres est incroyable, dit-il en nous offrant le café. Il ne comprend pas tout à fait notre démarche, et en même temps il l'approuve. C'est le contraire de toutes ces personnes qui nous ont dissuadés : des personnes informées qui croient comprendre, et désapprouvent.

Tard dans la nuit, nous sommes parvenus à la cité balnéaire où le convoi s'est assemblé. Presque tous les participants dormaient déjà, dans leurs véhicules, ou entassés dans la petite maison qui est le siège des organisateurs. Nous avons retrouvé Richard, qui aidait à charger et ranger un grand camion, d'un air sombre, très préoccupé. Nous lui avons donné un coup de main. Sophie était irritée de ce capharnaüm charitable, mélangeant dans la confusion des dons inintéressants à des denrées utiles : il aurait fallu trier, nous n'allons tout de même pas exporter nos misères, nos fouillis ou nos greniers. Richard est d'accord, son camion à lui n'emporte que des vêtements chauds et du bois de chauffage. Il est très préoccupé par le froid de cet hiver, en Voldanie : comment survivront-ils durant les mois à venir, alors qu'on raconte que tout le bois a déjà été coupé ? Nous avons essayé de ranger au mieux le contenu anarchique du camion, avec l'aide d'Olivier qui nous a rejoints, dont je fais à cette occasion la connaissance. Si Richard est sombre et tourmenté, Olivier est plutôt nerveux

et exalté. Pour lui, la Voldanie est le second berceau de l'humanité. Il veut recueillir des témoignages et des dessins d'enfants, puis les faire publier. En plus des denrées de première nécessité, il emporte dans son camion du matériel pour des ateliers scolaires. Au bout d'une heure, le propriétaire du camion fait son apparition (il était dans le bureau du responsable). Nous pouvons laisser ce rangement, dit-il, lui et son équipier termineront demain matin.

A l'étage de la petite maison, une pièce reste éclairée. Richard nous accompagne pour les présentations : le responsable du convoi, un homme jeune, énergique, qu'accaparent les préparatifs, trouve le temps de nous adresser quelques mots. Des mots déjà répétées, en forçant la chaleur. Mais nous nous engageons dans la même aventure : bravo.

Sophie et moi, nous nous sommes blottis dans la camionnette. L'aube est venue.

Nous nous éveillons parmi l'affairement et la nervosité. Des dizaines de véhicules sont stationnés en désordre alentour : camionnettes, minibus, camions et remorques parfois impressionnantes. Les engagés du convoi se croisent et s'activent. Devant la maison mignonne, qui évoquerait plutôt les vacances à la mer, des tables ont été disposées, avec bols de café et petits-déjeuners. Des douches sont accessibles. Je blague Sophie : qui a dit que ce convoi était mal organisé ? Regarde, ils ont pensé à tout. Depuis la nuit, l'apparente inquiétude de Richard l'avait rendue hésitante de nouveau. Mais les habitudes de Richard sont sombres et préoccupées. Il s'est beaucoup investi dans cette expédition, et c'est lui qui nous a convaincus d'y participer. La progressive mise en route, cahin-caha, semble le rassurer. Le chef du convoi se démène à grandes enjambées et donne des instructions brèves. L'énergie de ce moderne aventurier ne l'autorise pas à paraître débordé. A son grand soulagement, Sophie aperçoit le volumineux camion affrété par notre association (et bien chargé, bien rangé par ses soins). Il est mené par deux chauffeurs professionnels, qu'une association plus importante a accepté de détacher auprès de nous. J'ai à peine le temps de leur serrer la main : nous prenons la route. Richard et Olivier saluent un camarade qui devait les accompagner - après avoir longuement expliqué les difficultés qu'il avait eues à obtenir un congé de son patron, il vient de renoncer à partir.

L'hiver noir s'est métamorphosé en un été éclatant. Un ciel bleu et pur baigne une mer pacifique. Notre étrange caravane la côtoie, escortée jusqu'à la frontière par des unités policières. Nous enjambons les vallées encaissées, nous perçons les coeurs des monts rocheux par de profonds tunnels. Sophie conduit en s'étonnant que nous n'ayons pas reçu d'itinéraire.

Après la frontière nous avons bifurqué, laissant la mer ensoleillée pour une contrée froide et humide. Nous roulons longtemps dans le brouillard, assez vite, en essayant de ne pas perdre de vue le camion qui nous précède. La nuit tombe : le convoi s'immobilise à une nouvelle frontière, point de regroupement. Des véhicules manquent, égarés en route. Nous espérons qu'ils nous rejoindront avant l'aube. Le chef ne peut pas les attendre davantage, car les routes de Voldanie seront très prochainement bloquées par la neige - il n'y a pas de temps à perdre.

Dans le froid nocturne je pars à la découverte du convoi hétéroclite, dont je n'ai encore aperçu qu'une partie. Richard m'explique qu'il combine près de trente associations - certaines réduites à une camionnette et un chauffeur. Je fais d'étranges rencontres (en fouillant ma mémoire, je pourrais peut-être évoquer nombre de personnages étonnants, du luthier dynamique au pharmacien homéopathe).

Richard me présente Angela, petite femme aux longs cheveux noirs, nerveuse et prolixe, qui mène un minicar d'artistes et de militants, affrété par le Collectif éphémère, une organisation que Sophie a

fréquentée. L'autre responsable de ce Collectif est un personnage dont je ne peux me rappeler le prénom : une espèce d'homme politique, organisé, arborant des signes vestimentaires (costume et cravate). Mais sa carrière n'en est qu'au tout début, il aspire à de futures élections. Angela et le politique se disputent à propos d'un participant, un cinéaste bizarre qui s'est invité et tape tout le monde pour ses frais. Angela n'aurait pas dû l'accepter en dernière minute.

Nous nous installons à l'arrière du minibus, où nous réchauffons le contenu de boîtes de conserve. C'est tristement sympathique : il y a Richard, Angela, Olivier, le politique cravaté, le pseudo-cinéaste, douteux sous sa grande toque (il s'écarte pour fouiller un gros dossier), un vieux militant botté, à la barbe blanche, et deux artistes engagés. Sophie nous rejoint avec Martin, un jeune enseignant en informatique, calme et méthodique. Ce dernier conduit le camion d'une association étudiante, contenant des livres et du matériel informatique pour l'université de Karagorde. Nous sortons du minibus et croisons plusieurs artistes militants. Partout, c'est une ribambelle de militants charitables, sérieusement occupés près de leurs véhicules. Le chef passe en vitesse avec des responsables. Les groupes ne se mêlent guère. Les motivations divergent. Les connaissances de la situation ne se recourent pas. Une charité imprécise nous entoure.

Et nous avons aussi la surprise de tomber sur des visages connus, qu'on ne s'attendait pas à retrouver ici. Je n'en crois pas mes yeux en reconnaissant les roulottes bariolées du Micro-théâtre garées devant le poste frontière. Je ne tarde pas à repérer l'incontestable Bernard Dumont. Je cours chercher Sophie : " Devine qui je viens de voir ". Le Micro-théâtre est réputé pour son action itinérante, sa défense du théâtre de rue et de tréteaux, son art qui mélange comédie et cirque. Je pense que d'autres petites compagnies mériteraient autant cette renommée, et réalisent des choses plus originales. Bernard Dumont n'est pas le premier qui ait, dans le domaine théâtral, forcé les portes des prisons, quoi qu'il prétende parfois. Mais à ce moment où Sophie embrasse celui qui fut l'une de ses idoles de jeunesse, je n'ai pas le droit de critiquer le personnage et son action si concrète ! Le Micro-théâtre s'est arrêté à la frontière quelques heures avant notre arrivée. Comme nous, il s'apprête à passer les fêtes de Noël à Karagorde, capitale de la Voldanie. Une ville devenue vaste prison : de nouveau, Bernard Dumont s'apprête à apporter l'art théâtral à des prisonniers...

Nous franchissons la frontière à l'aube. Des véhicules égarés nous ont finalement rattrapés. Quelques dizaines de kilomètres seulement plus loin, nous franchissons sans formalité ni arrêt une troisième frontière. Puis, après une route étroite, le convoi traverse un port rouillé, où des passants nous observent d'un regard morne. Nous retrouvons la mer et le beau temps.

Maintenant je conduis. La route serrée et sinueuse s'accroche à une montagne aride - de l'autre côté, en contrebas, le déluge bleu a englouti les vallées infinies. Au large, quelques îles dénudées. De minuscules villages adossés aux collines rocheuses. Des treillis de soldats et des véhicules d'observateurs apparaissent. La guerre se fait proche dans le silence désert. Nous sommes immobilisés un moment à la sortie d'un bourg : quelques soldats et paysans indifférents, tandis qu'un véhicule nerveux passe et repasse. Nous repartons. La côte s'élargit en une plaine de buissons et d'arbustes. En arrière-plan, des montagnes hostiles. Le convoi traverse un pont métallique provisoire, où la circulation se fait plus dense, près de maisons calcinées. La campagne est austère, parcourue de quelques paysannes en noir. Plus loin nous traversons un hameau dont toutes les maisons sont détruites, éventrées, réduites en gravats. La nuit s'installe.

La route redevient large et fréquentée. Soudain, des milliers de points lumineux font scintiller l'obscurité. C'est le grand port au bord de la mer. Nous parcourons des rues blafardes, jusqu'au grand hôtel : une bâtisse vacancière et impersonnelle, blanche et bleue, qui nous héberge jusqu'au lendemain. La piscine stagne solitaire et triste. Nous venons secouer la torpeur du lieu, en touristes

incongrus. Cependant le repas est sombre, tendu. Le vieux militant botté et deux ou trois autres se plaignent d'ennuis mécaniques, font des reproches au chef. Pour ce dernier, pas question de différer le départ, nous sommes déjà en retard. Eclats de voix. Demandes d'explications.

Nous sortons marcher quelques instants. C'est l'été véritablement. Une étonnante douceur bleue flotte autour de nous.

Sophie et moi, nous n'avons pas eu à nous plaindre de la nuit, dans la chambre confortable. Et le lendemain, nous arrivons en retard au petit-déjeuner. Nous croisons le chef, partant à rapides enjambées et suivi de responsables associatifs. Le déjeuner est copieux. A une vingtaine de mètres, des déplacés que l'hôtel a accepté d'héberger patientent en file pour un bol de café ou de thé et une maigre nourriture. Nous sommes gênés. Sophie invite à notre table trois gosses de neuf dix ans qui se sont approchés. Richard leur demande d'où ils viennent. L'un des enfants mime un soldat visant avec son fusil. Un autre affirme clairement qu'il veut grandir pour devenir milicien.

Nous quittons la ville portuaire qui s'étend, vaste, jusqu'aux pieds des premiers monts. Le convoi s'engage dans des contreforts dénudés, tachetés de végétations naines ; côtoie des villages cossus et des collines boisées ; grimpe le col raide de la montagne, et surplombe une belle vallée. Mais au poste frontière il s'immobilise. Des autorisations manquent : on ne passe pas. Le convoi rebrousse chemin et se regroupe près d'un café à proximité de la frontière. Le chef doit redescendre en ville afin de négocier le passage et dénouer la situation. La neige se met à tomber abondamment. Il fait très froid, nous avons quitté l'été pour un hiver rigoureux. Dans le grand café brun, enfumé et sombre, la confusion règne. Les tenanciers font de bonnes affaires. Des personnages douteux, bien vite au courant de notre arrivée, font leur apparition. Les rumeurs circulent : tout est combiné depuis le début, le convoi va être racketté, voire pillé. Autour des tables les groupes palabrent. Angela et Richard sont catastrophés ; ils ne reconnaissent plus ce chef cassant, aux allures ridicules de baroudeur, qui les avait pourtant tant aidés lors du convoi précédent organisé par le Collectif éphémère. Richard est en colère ; Angela paniquée et naïve, car de surcroît le politique est resté à l'hôtel, avec les fonds du Collectif éphémère. Bernard Dumont peste contre le pseudo-cinéaste qui prétend emprunter l'une des caméras du Micro-théâtre :

" Mais d'où sort ce type ? Ce n'est qu'un clochard ! "

Un journaliste, armé de sa pipe et de son crayon, annonce qu'il va repartir et publier un article incendiaire. Bernard Dumont a décidé : impossible de gagner Karagorde emmenés par un irresponsable ou un escroc. Le Micro-théâtre pourra se rendre utile ce Noël dans les camps de réfugiés, nombreux à la lisière du port. Richard nous parle de camps sinistres, où les déplacés sont parqués derrière des barbelés par des casques blancs, dont certains monnaient l'aide charitable.

D'autres encore renoncent. Les bruits les plus fous circulent. On affirme que les combats font rage en Voldanie. D'un autre côté, plusieurs camions que des ennuis mécaniques avaient immobilisés en ville viennent nous rattraper. La neige tombe épaisse. Nous passons la nuit dans un bowling situé sous la salle du café...

Nous restons deux jours confinés dans le café brun et son bowling.

Noël : des tirs crépitent et traversent la nuit.

Le séjour nous coûte de plus en plus cher, nous sommes une bonne affaire. Richard a accompagné le Micro-théâtre à un camp de déplacés, situé près d'un faubourg du port. La troupe de Bernard

Dumont va installer ses représentations, ses comédies, pour que des sourires et des éclats de joie percent la nuit et l'hiver, le dénuement. Ici, tandis que certains renoncent, la plupart attendent. N'avons-nous pas vu passer deux imposants convois d'une association catholique, très influente dans la région ? Comme des lettres à la poste, munies des autorisations adéquates sûrement, les myriades de lourds camions ont franchi à toute vitesse l'étrange frontière où ne flotte qu'un seul drapeau.

Et soudain la route s'ouvre magiquement. Le chef revient avec les autorisations, obtenues grâce à l'aide d'un ancien diplomate qui nous accompagne (c'est ainsi qu'on présente le vieil homme d'allure digne, constamment flanqué de son secrétaire). Quelques moments plus tard les moteurs tournent, nous quittons sans regret le café obscur et, sans contrôle, franchissons la frontière. Sur les bas-côtés les douaniers se lancent des boules de neige.

Nous longeons un lac. En face, de hautes montagnes coiffées de brumes nous impressionnent. Des maisons incendiées. Puis une route plus normale, un village paisible où des enfants nous font signe.

Nous atteignons les abords d'une petite ville, et le convoi est conduit à un camp des forces de la paix. De curieux soldats coiffés de casques blancs défilent martiaux, à la parade. De vrais soldats, armés, mais réduits ici à entretenir les routes et les pistes qui mènent à Karagorde. A la cantine du camp on nous sert soupe chaude et pain. Le bâtiment gris qui nous héberge ressemble à une école. Les soldats ont installé dans une grande salle un arbre de Noël, des guirlandes, des billards. Ils semblent à peine s'apercevoir de notre présence. Nous sommes irréels. Sur le mur de la salle est peinte une fresque de Voldanes en costumes folkloriques. Une fresque inachevée : la plupart des personnages ne sont que des silhouettes blanches et fantomatiques sur un fond sombre.

Les nouvelles ne s'améliorent pas vraiment. La piste n'est pas praticable aujourd'hui. Karagorde serait violemment bombardée. Dehors, où règne un froid intense, il faut chaîner les roues des véhicules afin qu'ils puissent emprunter la piste. Evidemment, le nombre des chaînes se révèle insuffisant. On nous conseille de ne pas sortir du camp, la population serait hostile. Après le dîner à la cantine, nous dormons dans un ancien gymnase, où six mois auparavant furent enfermés et torturés des prisonniers de guerre.

Bien sûr, nous tenons tous des journaux de route...

Le lendemain matin une très mauvaise surprise nous attend. Le chef, après une entrevue avec le commandant du camp, rassemble tous les participants dans la grande salle, et annonce sa décision. Impossible de continuer, de passer. Il ne veut pas risquer la vie de tant de personnes, et renonce à atteindre Karagorde. La route, encore longue, traverse des zones trop dangereuses, livrées aux combats et aux bombardements. De toutes manières Noël est derrière nous. Le convoi distribuera ses cargaisons dans une région plus accessible, située seulement à deux heures de route. Un membre de l'association catholique opportunément rencontré, qui a charitablement accepté de nous aider, orientera le convoi vers les villages prioritaires. Le chef se fait filmer annonçant sa décision et imposant un vote à la va-vite. La majorité, lasse, accepte la solution de facilité. Mais nous sommes de la minorité qui refuse cette tromperie.

C'est la débandade. Pour ne pas laisser de temps aux doutes et à la réflexion, le chef ordonne le départ immédiat du convoi, qui se disloque. La plupart des véhicules prennent précipitamment la route qu'il a imposée. Cependant le vieux diplomate et son secrétaire disparaissent dans une voiture blindée partant on ne sait où. Des scissions se produisent à l'intérieur de certains groupes : sous une pluie frigidifiante, il faut décharger et recharger des camions afin que chacun puisse récupérer son

bien et prendre la route qu'il a choisie. Confusion.

Nous restons désemparés.

Tandis que nous mettons nos vêtements à sécher sur les radiateurs, passent des militaires aux mitraillettes impavides. Nous sommes sur le point de renoncer, de rebrousser chemin...

Pourtant, en début d'après-midi, le camp se remplit soudainement de nouveaux arrivants ; le voici devenu caravansérail, plein d'activités et de passages. La piste est rouverte, nous annonce-t-on. Les nouvelles contredisent les informations alarmistes du chef, on parle d'accalmie dans les combats. Un convoi de grande envergure arrive pour prendre la route de la capitale assiégée. De plus en plus de monde à la cantine du camp - nous reprenons espoir.

L'atmosphère amicale permet des rencontres. A la cantine, nous faisons la connaissance d'un journaliste grand et élégant, qui a parcouru la plus grande partie du pays. Il nous explique les fronts, l'état des forces militaires, la situation morale des villes encerclées et des assiégeants. Selon lui une minorité politique et maffieuse s'enrichit des trafics et des spoliations, tandis que les populations impuissantes subissent. Contrairement à ce que beaucoup prévoyaient, la guerre dure - la résistance des assiégés a été sous-estimée. Le journaliste veut analyser les causes du conflit, préciser la chronologie, établir les responsabilités dans les crimes commis pour terroriser et chasser les populations. Préparant de prochains articles, il se montre intéressé par nos remarques et nos réactions.

Nous sommes un bon public. Mais le journaliste semble un peu désabusé. Il pourrait déjà faire un livre de tous ses articles - plus tard sans doute, il en publiera un gros, qui les rassemblera avec quelques ajouts. Ce sera le moment du recul, de l'histoire. Il faut en profiter, quand on peut ressortir ses vieux articles sans honte ou ridicule. Dans le présent cette somme d'informations précises, recoupées, perce difficilement un brouillard de commentaires et de contestations, de scepticismes et de généralités vagues. Les témoignages circonstanciés se perdent dans le bruit ambiant des inexactitudes et des indifférences. Les concepts-leurres nourrissent le brouillard idéologique : ethnies, tribus, civilisations (guerre de)... La géopolitique est une discipline en vogue, qui exige de savoir manier quelques cartes - et d'écarter toute connaissance approfondie des sociétés, des histoires, des cultures, des économies (chacun peut fonder, avec ses objectifs propres, une école ou une revue). De leur côté les éditorialistes des capitales ont parfois tendance à corriger les attestations des reporters. A quoi bon risquer sa peau sur des terrains minés ? - il faut vraiment aimer ça. Nommer des bourreaux ? Cela impliquerait un point de vue engagé, une forme d'intervention. Et l'intervention, voilà ce que tous redoutent. Aussi les choses demeurent amalgamées dans la grisaille d'une confusion anonyme et indistincte, d'un combat opaque entre entités ethniques. L'inacceptable se banalise, l'aide charitable apportant un ersatz d'alibi. Le dictateur-parrain se pose déjà en homme de paix : ses services occultes et ses milices " incontrôlées " se font plus discrets, et malgré les élections truquées, l'emprise nationale sur le petit écran fixe, c'est toujours la cause démocratique d'un peuple blessé qu'il défend, nous assurent certains. Les observateurs s'offrent un regard neutre et flou au prix d'amputations sévères de la réalité - car il faut négocier, ne pas compromettre une énième conférence de la dernière chance. Mais la politique " réaliste " passe son temps à courir après des réalités qui changent sans cesse, ne proposant comme solution que des partages territoriaux de plus en plus absurdes.

Il y aura nécessairement une intervention, affirme le journaliste. Quand, sous quelle forme, de quelle ampleur, il ne le sait pas. Ce sera difficile, bien plus difficile que si elle avait eu lieu plus tôt ; la situation aura encore empiré. Alors assurément les témoignages se feront mieux entendre, les noms

seront plus clairement prononcés, et parmi les indifférents ou les inexacts d'hier certains se mettront à réclamer justice. Bien tard...

Sophie et moi, assis sur les gradins, observons le gymnase, où deux ou trois personnes s'activent autour de leurs sacs et matelas. Nous essayons d'imaginer à quoi cela pouvait ressembler, en camp de prisonniers. Sophie est pensive, souriante, enjouée même. Elle était très tendue au café, mais le franchissement de la frontière, et surtout le départ de l'escroc en chef l'ont soulagée. Je devrais dire lui ont fait plaisir. Depuis le début elle avait raison, désormais l'échec ou la réussite ne dépendent plus que de nous. Nous saurons bien affronter le chaos de la guerre... C'est clair, nous continuons. Elle s'est chargée de convaincre, non sans peine, nos amis chauffeurs d'attendre au moins une journée, car avec de la chance nous nous joindrons au grand convoi qui gagne Karagorde.

En fin d'après-midi, ce sont de nouvelles retrouvailles inattendues, cette fois avec Isaac, un ancien du Collectif éphémère. Il surgit mystérieusement, menant un minuscule convoi, un unique petit camion conduit par lui et son acolyte. On peut parler d'apparition, car le visage émahi et barbu d'Isaac le fait ressembler à une figure d'icône. Nous ne comprenons pas très bien où il va, mais il revient justement de cette région où voulait nous entraîner l'escroc en chef. Isaac nous confirme qu'il est totalement impossible d'atteindre par cette route les villes assiégées ou les villages qui ont besoin d'une aide urgente. La région, fermement dominée par les milices catholiques, loin d'être affamée ou appauvrie bénéficie des trafics engendrés par la guerre. Notre décision a été sage.

Nous sommes un peu plus de vingt, réunis dans la salle de briefing, autour de la table recouverte d'une toile verte. Au mur est accrochée une grande carte de Voldanie, montrant l'in vraisemblable tracé des lignes d'affrontements. Les milices catholiques ont reculé, paraît-il. Mais celles des intégristes orthodoxes et les assiégeants morlaques ne desserrent pas leur étau autour de Karagorde.

Nous votons la poursuite du convoi, à l'unanimité, et désignons Richard comme responsable.

En sortant de la réunion Angela aborde Sophie. Toujours anxieuse depuis la désertion du pseudo-politique (avec la caisse du collectif), elle s'inquiète de la présence parmi nous d'individus bizarres. Si le pseudo-cinéaste s'est volatilisé aussi, le Collectif éphémère a accepté d'intégrer un très jeune homme resté seul avec son camion, qui se fait appeler Ibrahim Durand. Il a changé son prénom pour marquer sa conversion à l'islam. Sympathique mais assez exalté, tenant des propos véhéments contre les fanatiques orthodoxes qui ravagent la Voldanie, et surtout contre les politiciens et les policiers qui partout organisent des trafics de drogue pour abrutir les déshérités et empêcher leur révolte. Il vient d'un lieu difficile, il a fait des "bêtises", la religion l'a sauvé. Il sait où sont les oppresseurs, il peut apporter des preuves de ce qu'il avance. Ce garçon fragile effraie Angela, d'autant plus, nous assure-t-elle, qu'il possède plusieurs passeports sous des noms différents...

Les responsables du grand convoi, affrété par l'Organisation, parviennent au camp en début de soirée. Cela n'a pas été sans hésitation, mais ils nous ont acceptés. Nous avons eu de la chance : l'un de nos chauffeurs a travaillé avec eux et les connaît. En échange nos camions et nos autres véhicules seront comptabilisés comme éléments de leur convoi. Nous sommes des wagons qui se raccrochent, en catimini, à un grand train de marchandises. L'Organisation est une entreprise charitable ambitieuse, qui projette de transférer hors de Voldanie, ce printemps, plus de mille femmes et enfants isolés. Un projet que beaucoup jugent hasardeux et malvenu. De plus certaines rumeurs affirment que l'Organisation entretiendrait des liens avec certains services spéciaux. Chacun doit surmonter ses réticences...

Le lendemain matin l'impressionnante noria de camions et de véhicules s'est engagée sur la piste, escortée par des blindés légers. Au bout d'une demi-heure environ nous atteignons un barrage. De la camionnette Sophie et moi apercevons sur les bords de la route des nuées de miliciens sombres rassemblés autour de feux. Les miliciens catholiques retirent finalement les troncs d'arbre qui bloquaient la piste, et nous passons rapidement au milieu de visages hostiles, fatigués ou indifférents. Dans le minibus Angela et plus encore Ibrahim sont très effrayés. Ibrahim répétant : " Ils ne nous aiment pas ". Sophie et moi, au volant du camion, nous avons la fière impression d'aider à rompre un blocus, de contribuer à ouvrir les routes vers les villes assiégées. De ce point de vue tout convoi, tout camion qui parvient à passer apporte sa petite pierre.

Nous roulons avec précaution sur une piste difficile, aux virages souvent très aigus. Plusieurs carcasses gisent au fond de ravins abrupts. Enfin nous quittons la piste pour une route plus facile, mais toujours étroite et sinueuse, après avoir franchi sans nous arrêter un nouveau check-point (c'était une autre armée, d'autres soldats, aux uniformes dépareillés, qui nous faisaient des signes amicaux). Les blindés ont rebroussé chemin, seul un petit véhicule blanc des forces de la paix nous accompagne jusqu'à Karagorde.

" Regarde ", me dit Sophie.

A gauche et à droite de la route, un vieux cimetière musulman et un vieux cimetière catholique se faisaient face.

Tempête de neige et de pluie. Nous croisons peu de véhicules, et longeons des villages fantomatiques dans le brouillard. Deux haltes brèves pour décharger des vivres et des vêtements. Des enfants surgissent comme de nulle part et réclament des sucreries. On leur offre aussi des jouets. Visages rayonnants de malice, tout cela semble un jeu. Mais des adultes apparaissent, silencieux, harassés ; beaucoup ont perdu des dents. Nous sommes non loin d'un camp de déplacés...

En fin d'après-midi, parvenus aux abords de Karagorde, nous apercevons un pont de pierre ancien enjambant une rivière argentée. Je suis pris d'un sentiment inhabituel devant ce paysage d'hiver, figé dans un calme impassible. La neige m'éblouit, comme si je la voyais pour la première fois. Des arbres sombres et dépouillés hérissent les collines blanches.

Le convoi est immobilisé devant un important camp des forces de la paix ; des officiers inspectent les camions et exigent le déchargement d'une partie du contenu. Il faut remettre un pourcentage des denrées aux assiégeants, afin qu'ils nous autorisent à emprunter le kilomètre de route qu'ils contrôlent, c'est le prix à payer pour entrer. Les responsables de l'Organisation négocient âprement. Des officiers morlaques sont présents mais discrets. Nous veillons sur nos camions et nos véhicules. L'un des officiers des forces de la paix, après avoir jeté un coup d'oeil hautain sur nos cargaisons, et remarqué les livres et le matériel dans le camion de Martin, exige qu'une partie de ces ouvrages et un ordinateur lui soient remis, afin qu'ils puissent être utilisés par un bureau d'interprètes à son service. Comme nous refusons absolument, cela rajoute une difficulté aux négociations. Finalement les responsables du convoi parviennent à abaisser les prétentions des officiers, et nous nous en tirons en cédant quelques livres. L'officier mécontent se gausse de notre prétention à aider des gens qui ne le méritent peut-être pas, et parie que tout ce que nous apportons finira aux mains de bandits et de trafiquants.

Il fait nuit quand nous entrons dans Karagorde. Tout est silence et obscurité.

